

LE PATRON DES PHYSICIENS, DES CHIMISTES ET DES BIOLOGISTES Saint Albert le Grand (1206-1280)

UN PETIT NERVEUX FLANQUÉ D'UN GRAND FLEGMATIQUE : non, ce n'est pas un duo comique, mais le spectacle que pouvaient offrir, en 1248, maître Albert et son disciple de prédilection, Thomas d'Aquin, traversant l'Europe à pied pour rejoindre le couvent de Cologne où leurs supérieurs dominicains les avaient affectés. Le fait que le plus petit des deux jouisse dès cette époque du surnom d'ALBERT LE GRAND prouve assurément la taille de son génie.

Passionné de sciences naturelles

Né en Souabe, à Lauhingen (petite ville sur le Danube) vers 1206, le jeune Albert fut passionné dès son enfance par toutes les espèces de plantes et d'animaux qu'il observait attentivement dans les bois et les près de sa région. « *Nous avons remarqué que le cygne chante à chaque douleur qui l'opprime, et non pas seulement quand un des siens vient à mourir* », notera-t-il plus tard, à côté de détails très précis sur les différentes espèces de faucons, l'anatomie de l'abeille (son insecte préféré), les mœurs de l'anguille, ou la façon dont les chiennes apprennent à leurs petits à combattre les loups. Adeptes de l'observation directe, Albert, adolescent, se fit descendre depuis un pic rocheux jusqu'à un nid d'aigle qu'il voulait examiner de près.



Bologne : une vocation tourmentée

D'emblée, on voit la parenté d'esprit avec ARISTOTE – qui fut un grand observateur de la nature avant d'être un grand philosophe – et l'on saisit qu'Albert était prédestiné pour acclimater en Chrétienté la pensée aristotéli-

cienne. Mais auparavant, un esprit aussi curieux devait naturellement se tourner vers l'Université.

Dès ses 16 ans (1222), Albert gagne la prestigieuse université de Bologne, en Italie. Il n'y rencontre pas saint Dominique – qui est mort dans cette même ville l'année précédente (6 août 1221) –, mais son successeur direct : le bienheureux JOURDAIN DE SAXE, surnommé « *la sirène des écoles* » en raison de la



facilité avec laquelle il recrute les étudiants pour son Ordre. Albert est séduit, mais sa nature anxieuse a du mal à se décider. Son oncle – chargé par son père de surveiller ses études – est très réticent. Il obtient même du pape un bref déliant Albert du vœu qu'il avait fait, lors d'une maladie, d'entrer chez les Prêcheurs. Il lui interdit aussi de revoir Jourdain.

D'un tempérament vif et influençable, Albert n'arrive pas à fixer sa résolution. Il rêve, la nuit, qu'entré chez les dominicains il ne parvient pas à en suivre la Règle et qu'il est obligé de sortir de l'Ordre, pour sa plus grande honte. Mais au matin, il entend Jourdain proclamer en chaire : *Il en est à qui le démon fait rêver qu'ils ne pourront pas persévérer dans l'Ordre ; par ce moyen, il les détourne de leur vocation.* Dès la fin du sermon, Albert se précipite vers lui : *Maître, qui vous a révélé mon cœur ?* Sa décision est prise. Il reçoit l'habit dominicain et il est envoyé étudier à Cologne, dans sa patrie. Il a seize ans et demi.

La protection de Notre-Dame

Tout n'est pas gagné pour autant. Un tempérament inquiet ne se stabilise pas d'un seul coup, et Albert connaît des retours d'angoisse. Il craint d'être chassé de l'Ordre. Certains de ses compagnons de noviciat, par leurs plaisanteries, entretiennent ces appréhensions. Ému jusqu'aux larmes, Albert se prosterne dans l'église et supplie Dieu de ne pas permettre qu'il abandonne la vie religieuse. D'autres fois, ce sont des crises de scrupules : dans quelle mesure a-t-il le droit de se livrer à l'étude des sciences ? N'est-ce pas de l'orgueil, ou, au moins, du temps perdu, qui serait bien mieux utilisé à prier pour les âmes ? Finalement, la sainte Vierge vient elle-même le tranquilliser et l'assurer de sa protection. Par ailleurs, ses supérieurs le poussent fermement dans cette voie des études.

Une croisade pour libérer Athènes

Les croisades ont libéré Jérusalem du joug musulman. Mais une véritable croisade intellectuelle est encore à mener pour libérer Athènes – ou, plus exactement, la philosophie d'Aristote – du même joug. L'œuvre du grand

philosophe grec a été mêlée de graves erreurs par les commentateurs musulmans, et elle en est devenue dangereuse pour la foi.

Entre ceux qui, par amour de la science, donnent tête baissée dans toutes ces erreurs et ceux qui, par horreur de l'hérésie, refusent *a priori* tout Aristote, il y a place pour une voie à la fois intermédiaire et supérieure, une voie plus ardue : celle du discernement.

Si Albert fut grand, c'est d'abord dans cette œuvre. Son esprit fut dès lors le théâtre d'un gigantesque chantier intellectuel où toutes les connaissances de son temps, comme autant de matériaux, étaient amenées, examinées, triées et intégrées dans une synthèse aussi vaste que l'univers, avec le dessein bien arrêté de ne laisser perdre aucune parcelle de vérité. « *L'élan, l'ardeur au travail l'emportent sur le fini. Albert accumule tous les matériaux où il a éprouvé quelque solidité, quelque vérité, sans ignorer que certains détails ne s'accordent pas à première vue ; mais il court au plus urgent, il passe, souhaitant d'abord ne rien perdre d'utile. La philosophie et la théologie de saint Thomas seront le couronnement de cette œuvre; le latin édifiera un monument bien lié, équilibré, aux arêtes précises, où le germain aura accumulé, anxieux avant tout de ne rien perdre de la diversité des choses. Chacun vient à son heure : Albert rassemble, classe et éprouve, Thomas utilise pour construire.* » (A. Garreau)



Le maître de saint Thomas

Plus encore que de la science, une telle œuvre demandait du jugement – car une telle masse de connaissances aurait étouffé tout esprit moins puissant que celui d'Albert. Mais plus encore que du jugement, elle requérait de l'humilité – car tout orgueil, en une telle entreprise, risquait d'écarter du droit chemin. Au seuil du 13^e siècle, alors qu'un grand conflit entre la science et la foi menaçait la Chrétienté, la sainteté d'Albert a écarté l'orage. Grâce à ses travaux, grâce à la maîtrise avec laquelle il sut désamorcer toutes les bombes glissées par l'ennemi dans les bagages du vieil Aristote, le 13^e siècle vit, au contraire, la parfaite consommation de l'union entre la foi et la raison.

De cette sainteté, de cette humilité d'Albert, saint Thomas d'Aquin est la meilleure preuve. Loin de voir un rival en ce jeune frère qui devait le dépasser, Albert employa tous ses efforts à le hisser sur ses épaules, afin qu'il pût monter encore plus haut. La Providence avait tout prévu. Après avoir enseigné à Cologne, en divers couvents d'Allemagne, puis à Paris (1240-1248), Albert, qui atteint la quarantaine, est envoyé de nouveau à Cologne en 1248. Il fait route avec un jeune étudiant dominicain envoyé au



même endroit : frère Thomas d'Aquin. Comme par hasard, ces quatre années 1248-1252 que Thomas passe à Cologne sont les plus fructueuses de l'enseignement d'Albert (qui sera pris, ensuite, par de lourdes tâches administratives). Devant le futur Docteur angélique il commente la Bible et le *Traité des Noms divins* de Denis, mais aussi *l'Éthique à Nicomaque* d'Aristote. (À l'époque, aucun maître en théologie de l'Université de Paris ne se serait abaissé à traiter ainsi de philosophie. Mais Albert est convaincu de la nécessité d'une bonne base philosophique pour la théologie.) Aux condisciples de Thomas, Albert lance la fameuse prophétie : *Vous l'appelez le bœuf muet. Mais moi je vous dis qu'un jour ses mugissements retentiront dans tout l'univers.*

Évêque de Ratisbonne

Élu prier provincial de Teutonie en 1254, Albert, sans abandonner l'étude et la rédaction de ses ouvrages, doit alors se livrer à divers voyages. Il a l'occasion de retrouver saint Thomas d'Aquin à Valenciennes en 1259, lors d'une réunion de travail sur l'enseignement de la théologie dans l'ordre dominicain. Mais il est nommé évêque de Ratisbonne en janvier 1260. La tâche a tout pour lui déplaire, et c'est précisément pour cela qu'il accepte, malgré les supplications du maître des dominicains (« *Nous aimerions mieux apprendre que notre très cher frère est dans la tombe qu'assis sur un siège d'évêque.* »). Après avoir honnêtement essayé de remettre de l'ordre dans le diocèse, il démissionne dès 1261. Retiré à Cologne après avoir prêché la croisade, il participe encore au concile de Lyon en 1274 (saint THOMAS D'AQUIN meurt en s'y rendant ; saint BONAVENTURE meurt en y participant ; mais Albert en sort vivant). Apprenant en 1277 que l'évêque de Paris veut condamner les thèses de saint Thomas, il y court pour essayer de l'empêcher, puis, de retour à Cologne consacre ses dernières années à se préparer à la mort (15 novembre 1280) — Surnommé le *Docteur universel*, patron céleste de tous ceux qui enseignent ou étudient les sciences naturelles, il peut aussi être invoqué par ceux qui hésitent sur leur vocation, ainsi que par les tempéraments nerveux, inquiets ou indécis.

— **Fête : le 15 novembre.**



• Lire : *Saint Albert le Grand*, par Albert GARREAU (Paris, 1933).

• Une pièce de théâtre a été écrite par le père Aimon-Marie ROGUET (1906-1991) sous le pseudonyme de Claude Just, à l'occasion de la canonisation de saint Albert :

Claude JUST, *Saint Albert le Grand célébré par personnages*, Paris, Cerf, 1932.